

SYNTHÈSE DU COLLOQUE JACQUES ELLUL

par Jean PETAUX, membre associé

Monsieur le Maire, protecteur de l'Académie,
 Monsieur le Président de l'Académie, monsieur le Secrétaire perpétuel,
 Chères consœurs et chers confrères,
 Mesdames et Messieurs,

On l'aura compris tout au long de cette journée où nous avons eu la chance d'entendre d'excellentes communications sur l'œuvre de Jacques Ellul : c'était déjà une gageure, autrement dit un pari bien hasardeux, que de vouloir faire le tour en quelques heures d'un tel auteur (plus de soixante livres nous a rappelé Patrick Chastenet, mille articles et autres chroniques nous a dit ce matin Hélène de Bellaigue par la voix de notre Secrétaire perpétuel qui a lu sa communication). Prétendre résumer cette journée en une quinzaine de minutes, car c'est bien le lot de celui à qui l'on a confié la synthèse conclusive des travaux, s'apparente au titre de la célèbre franchise hollywoodienne : « Mission impossible ».

Jacques Ellul n'était pas un maître, monsieur le maire vous avez tenu à le rappeler. Pour l'avoir, moi aussi, connu et fréquenté¹, bien moins que certains intervenants aujourd'hui tels que Jean-Pierre Poussou, Patrick Chastenet ou Daniel Cérézuelle, je partage tout à fait cette proposition, cher Pierre Hurmic. Néanmoins, comme l'a rappelé Hélène de Bellaigue dans la première communication consacrée à *Jacques Ellul académicien* : « *Il a su transmettre sa passion à ses étudiants. Il était écouté de ses confrères et admiré de ses élèves* ».

S'il n'était pas un maître, qui pouvait-il être alors ? Je me suis posé cette question simple. Vous me pardonnerez j'espère cette interrogation dont je mesure la dimension réductrice. Comment « dire » en deux mots Jacques Ellul, à l'aune de l'ensemble de son œuvre ? Je vous propose ceci : « *Un anachorète institué* ». L'oxymore n'est pas fortuit ici. Il souligne la complexité de l'homme et celle de son œuvre.

Un anachorète institué

Pourquoi « anachorète » tout d'abord ? Je reviendrai sur la dimension du marginal qui est le propre de tout anachorète, celui qui se tient sur la bordure, à la limite de son peuple. Ellul a pu être, et l'est encore, au fur et à mesure que le temps passe, que l'on ne connaît plus de son œuvre que la dimension « anticipatrice » par rapport à son époque, considéré comme un prophète. Il s'agit-là d'un statut souvent confondu avec la position anachorétique. Souvenons-nous d'Elie, d'Isaïe ou de Daniel. La regrettée Séverine Pacteau, notre ancienne Secrétaire perpétuelle, qui fut sa collègue universitaire, citée par Hélène de Bellaigue ce matin, a ainsi écrit au sujet de la pensée de Jacques Ellul : « *une pensée inspirée du passé qui éclaire l'avenir* ». Mais anachorète aussi parce que Ellul a, souvent, su penser contre son « peuple », dans toutes les acceptions de ce terme : ses « frères humains » ; ses coreligionnaires au sein de l'Église réformée, les universitaires et même les étudiants. Souvenons-

¹ L'auteur de cette synthèse a été, à l'Institut d'Études Politiques (IEP) de Bordeaux, pendant deux années universitaires (1979-80 et 1980-81) le « moniteur » de Jacques Ellul. Cette fonction, dévolue à un doctorant allocataire de recherche, consistait à « répéter » les deux cours hebdomadaires que Jacques Ellul dispensait dans cet établissement à une trentaine d'étudiants venus tout spécialement des universités de Californie ou du Colorado pour suivre ces enseignements. La notoriété de Jacques Ellul était très forte aux États-Unis depuis la traduction de la « *Technique ou l'enjeu du siècle* », à partir des années 60. Les deux cours qu'assurait Jacques Ellul, dans le grand amphithéâtre Montesquieu de l'IEP, tous les jeudis après-midi, changeaient chaque année : « La Technique », « La Propagande », « La Pensée de Karl Marx », « Les Successeurs de Marx ». Jacques Ellul a pris sa retraite de professeur des Universités à la fin de l'année universitaire 1980-1981.

nous ici, et Jean-Pierre Poussou nous l'a rappelé, qu'après une courte période de bienveillance, il n'apprécia pas du tout Mai 68 alors que nombre de ses élèves pensaient trouver en lui une sorte de « Marcuse français » alors qu'il a surtout vu dans les « événements » un « foutoir » inintéressant et un monôme inutile. Il a aussi su penser, et merci Manon des Closières de nous l'avoir rappelé dans votre lumineuse communication sur le théologien Ellul, contre lui-même, dans le débat intérieur qui fut le sien, pendant près de dix années nous avez-vous dit, après ce qui fut pour lui l'épreuve de la « révélation » dans les années 30.

Pourquoi « institué » ensuite ? D'abord parce qu'il a été professeur agrégé de droit, et, parmi cette « communauté » sans doute, avec celle des professeurs de médecine, l'une des plus « institutionnelles » qui soient, titulaire de ce qui figure encore comme la plus prestigieuse des agrégations de droit, celle de « Droit romain et d'Histoire du droit ». Un professeur institué qui fut d'ailleurs destitué par le régime de Vichy lui interdisant tout enseignement à partir de 1940, avant même de réussir les épreuves de l'agrégation. Intellectuel institué, selon la fameuse formule appliquée aux prophètes, il le fut d'ailleurs bien plus, de son vivant, ailleurs dans le monde, et d'abord aux États-Unis que dans son propre pays, et, j'ajouterai, sans doute plus en France qu'à Bordeaux-même. Il n'a été membre résidant de notre illustre compagnie, que pendant les quatre dernières années de sa vie, entre 1990 et 1994. Institué encore parce qu'il a été un enseignant « *payé par l'Etat pour penser* » nous a dit plaisamment cet après-midi son meilleur interprète et le plus érudit sur son œuvre, Patrick Chastenet, reprenant d'ailleurs ainsi les propres paroles d'Ellul. On pourrait ajouter que les dix dernières années de sa vie, outre la poursuite de ses travaux de recherches, Jacques Ellul fut aussi un « chroniqueur institué », chaque semaine, dans les colonnes de « *Sud Ouest Dimanche* ». Dans l'éloge qu'il a prononcé sur son prédécesseur, Henri de Grandmaison, grand journaliste, qui dirigea plusieurs années durant la rédaction du quotidien régional, n'a pas manqué de relever cette dernière partie de la production écrite d'Ellul. Et d'ailleurs, notre consœur Françoise Briand qui a, elle-même, succédé à Henri de Grandmaison dans ce même fauteuil, a rappelé avec pertinence combien Grandmaison a affirmé trouver chez Ellul l'existence de la morale dans l'exercice journalistique.

Il reste que Jacques Ellul, et tout ce que nous avons entendu aujourd'hui tend à le démontrer, a été un authentique marginal. Ce n'est pas par hasard qu'il s'est d'ailleurs non seulement intéressé mais aussi impliqué auprès des jeunes « blousons noirs » de sa ville de résidence, Pessac, à la présidence du « Club de prévention » aux côtés d'un remarquable éducateur de rue comme on disait alors, tragiquement disparu noyé dans la Garonne : Yves Charrier. Jacques Ellul, marginal à plus d'un titre, nous allons voir lesquels dans un instant, pouvait-il faire autrement que de s'intéresser aux conduites sociales dites « marginales », reconnues et parfois revendiquées comme telles ?

Le statut de marginal de Jacques Ellul se retrouve dans son métier d'historien et de juriste, dans sa démarche de théologien et dans sa recherche spirituelle, dans sa lecture de la société qu'il va le premier qualifier de « technicienne » et, *in fine*, dans ses travaux, novateurs pour l'époque, sur la propagande, que l'on commence alors tout juste à nommer « communication politique ». Quatre champs approchés par Ellul et qui constituent les pièces majeures de son œuvre. Quatre sphères où sa marginalité ressort à chaque fois.

1. Un historien et un juriste à la marge

Dans sa communication très précisément documentée, l'historien Jean-Pierre Poussou nous a fort bien montré ce matin que Jacques Ellul a souvent privilégié sa position marginale au sein même de l'*Alma mater*. D'abord le choix de l'agrégation de « Droit romain et d'Histoire du droit ». Le professeur Poussou a rappelé les propres propos d'Ellul à ce sujet : « *une discipline qui ne sert à rien* ». Patrick Chastenet a dit aussi, de son côté, qu'Ellul pouvait qualifier « *d'inutile* » cette partie de la discipline juridique. « *Inutile* » peut-être (tout est question de définition ici de l'utilitarisme)

mais, pour avoir participé au séminaire de Jacques Ellul en « Troisième cycle » d'Analyse politique fondamentale, consacré à la « formation de l'État sous Philippe-le-Bel », nous pouvons témoigner combien cet enseignement, érudit et savant, du grand historien du droit qu'a été Jacques Ellul a pu nous servir et nous être utile pour comprendre au sens sociologique du mot, les relations entre les sociétés contemporaines et l'État ou le fonctionnement de nos institutions.

Le grand historien des institutions, auteur d'une somme remarquable en cinq tomes publiée dans la prestigieuse collection Thémis aux Presses Universitaires de France, à partir de 1956, intitulée « *Histoire des Institutions* » (une douzaine de fois rééditée) a été évoqué ce matin par Jean-Pierre Poussou qui nous a montré comment, au fur et à mesure que l'auteur se rapprochait de l'époque contemporaine, la précision de ses écrits pouvait se réduire au profit d'une approche plus idéologique des événements traités. Pour le professeur Poussou, l'œuvre sociologique d'Ellul sur la technique a fonctionné, on retiendra la belle expression imagée, « *comme une nappe de charriage qui a tout recouvert* ».

Marginal, il le fut aussi, et pour le comprendre il faut se replacer dans l'époque de ses premiers travaux de juriste, en matière de droit. Il considère et il l'affirme très rapidement, que « *le Droit apparaît comme l'expression des rapports sociaux à un moment donné* ». Ellul s'inscrit, bien évidemment ici, dans le sillage du doyen Léon Duguit, mort en 1928 ou de Maurice Hauriou à Toulouse, décédé en 1929 qui ne constituent pas alors des tenants de la pensée juridique dominante. Avec eux le positivisme juridique a été remis en cause. Ils furent les premiers « juristes et sociologues », inspirés par l'un des pères de la sociologie moderne, Emile Durkheim qui débuta ses travaux et ses premiers enseignements à l'université de Bordeaux à la fin du XIX^{ème} siècle. Jacques Ellul, historien institué mais tout autant marginal, puise une partie de ses racines intellectuelles dans ce courant du droit qui ne se coupe pas des changements sociaux.

Par ailleurs, Jean-Pierre Poussou nous a bien montré que « Ellul historien » est aussi « un double Ellul » qui est dedans et qui est dehors. Il est parfaitement dans l'analyse historique, en particulier des institutions, mais il se situe aussi en dehors de ce qui, pourtant, est le « territoire de l'historien » : les archives. Jean-Pierre Poussou a souligné que Jacques Ellul n'a jamais travaillé sur les archives. C'est bien ce qui fait de lui un historien paradoxal. Mais, a ajouté Jean-Pierre Poussou qui le côtoya comme collègue, ce fut aussi un « *intellectuel au sens de l'honnête homme* ». Ce qui a vous amené, monsieur le Maire, dans votre évocation très personnelle de Jacques Ellul, à cette interrogation : « *On connaît la phrase : « Exister c'est résister », on peut se demander si Ellul n'a pas aussi pensé que « résister c'est exister »*. Éloge de la résistance, lucide voire critique d'ailleurs, comme l'a rappelé Jean-Pierre Poussou, à la fin de sa communication, mentionnant le livre de Jacques Ellul, « *Autopsie de la Révolution* » (1969) où l'auteur est encore marginal par rapport à une certaine extrême-gauche à laquelle plus d'un souhaitait le rattacher. J'ajouterai, à l'appui du propos du professeur Poussou, que la lecture de « *Trahison de l'Occident* » (1975) s'inscrit dans cette même ligne d'un Ellul fort critique, sinon par rapport à sa « famille de pensée » (en avait-il une ?) au moins par rapport à nombre de ceux qui aimaient se considérer comme ses émules.

2. Jacques Ellul, marginal dans sa théologie

Manon des Closières qui a soutenu à l'Institut Catholique de Paris, en juillet 2022, sa thèse de doctorat canonique en théologie sur « *Une approche renouvelée de la théologie de la limite de Jacques Ellul. De la fécondité de son échange avec Gabriel Vahanian* » nous a permis, dans le prolongement d'une de ses questions de recherches, de nous interroger sur la possibilité de penser une « théologie de la technique » mais surtout de mesurer combien, là encore, le théologien Ellul pouvait être perçu comme marginal dans ce domaine. La conférencière a structuré son propos autour de trois questions : Que

nous dit Ellul sur Dieu ? Quelle est la christologie d'Ellul ? Quelle est la dimension anthropologique de l'œuvre d'Ellul ?

À l'âge de 20 ans, en 1932, Jacques Ellul a vécu une forme d'épreuve initiatique longue d'une dizaine d'années face à la révélation et à la foi. Il en parle peu mais pendant près de dix années, après avoir vécu « *l'événement majeur de sa vie* » nous a dit Manon des Closières reprenant les propres mots d'Ellul, « *la rencontre avec la présence divine* », il va chercher à trouver les arguments qui vont aller contre cette révélation. En 1941 « *il se trouve obligé de se reconnaître chrétien* » selon Manon des Closières qui, là encore, se réfère aux propres mots de l'essayiste.

En matière de théologie, le pasteur qu'il a été, s'est éloigné de la pensée de Jean Calvin nous a dit Manon des Closières pour préférer les rivages de la méditation spirituelle d'un Soren Kierkegaard considéré comme l'un premiers penseurs de l'existentialisme chrétien, même si Ellul ne s'est jamais réclamé de ce courant philosophique. Dans son livre « *La raison d'être. Méditation sur l'Ecclésiaste* » (1987), il montre sa proximité avec Kierkegaard. En matière d'influence sur la « théologie ellulienne », Madame des Closières n'a pas manqué de mentionner un auteur plus contemporain que le poète danois, le théologien suisse Karl Barth, disparu en 1968 auquel Jacques Ellul n'a jamais cessé de reconnaître la dette qu'il avait envers son œuvre. Reprenant l'une des thèses centrales de Karl Barth, Ellul envisage la Bible comme l'interpellation des Hommes par Dieu. Et puisqu'avec Barth on touche aussi au cœur de la liberté critique envers toutes les Églises, on comprend mieux pourquoi Manon des Closières a évoqué la figure du grand théologien catholique suisse Hans Küng dont le conflit avec la Congrégation pour la doctrine de la foi, à Rome, dans les années 70 et 80 n'a pas manqué d'interpeler Jacques Ellul, lui-même marginalisé au sein de l'Église réformée de France. L'homme, sous une apparente rondeur, était doté d'un caractère que l'on qualifiera de rugueux. Quand il avait une vérité à dire, selon l'expression consacrée « *il ne l'envoyait pas dire* », il l'énonçait lui-même. Il en résultait certainement quelques ruptures ou éloignements comme, précisément, à l'égard de l'Église réformée de France.

Manon des Closières nous a rappelé avec force et précision combien la théologie d'Ellul est une théologie qui nous dit que « *Jésus-Christ Dieu est amour* ». Selon elle, pour Jacques Ellul, Jésus révèle un Dieu libérateur avant d'être rédempteur. On mesure ici, dans cette « libération », la proximité avec la pensée de Barth considéré, à raison, comme l'un des inspirateurs de la « Théologie de la Libération » qui inspira nombre de religieux, surtout catholiques en Amérique latine dans les années 60-70. Lorsque Ellul écrit : « *Si Dieu n'est que juge, alors il n'est pas celui que Jésus nous a appris à aimer* » il prend le contrepied nous a dit Manon des Closières de la théologie de la double prédestination. En ce sens la théologie d'Ellul est une recherche en constante tension entre le pessimisme et l'optimisme.

S'il a considéré dans son « *Ce que je crois* » (1987) que c'est une grande erreur « *de reconnaître l'homme comme eschatologiquement pécheur* », Manon des Closières nous rappelle qu'Ellul, dans toute son œuvre théologique estime que « *Christ, fils envoyé par Dieu son père, a été envoyé pour sauver définitivement les hommes des forces de la mort* ».

3. Jacques Ellul, une lecture de la société technicienne qui se situe à la marge

Dans un ordre inverse à la chronologie de leur présentation, deux conférences, celle de Patrick Chastenot sur « *Les racines personalistes de la pensée de Jacques Ellul* » et celle de Daniel Cérézuelle sur « *La technicisation du monde* » nous ont permis d'entrer dans ce qui constitue le corpus le plus connu de l'œuvre d'Ellul : son analyse de la société technicienne. La plus diffusée parce que, sans doute, son livre « *La Technique ou l'Enjeu du siècle* » publié en 1954 est un ouvrage qui fait figure de « texte pionnier » quand il n'est pas qualifié, aujourd'hui, de « prophétique ».

C'est tout l'apport de celui qui permet le mieux de saisir les linéaments de la pensée d'Ellul, Patrick Chastenet, président de l'Association internationale des amis de Jacques Ellul (AIJE), de nous avoir montré dans son exposé combien la critique de la technique est contenue dans la « première période » de l'œuvre d'Ellul, celle qu'il vit avec son ami Bernard Charbonneau, dans le courant du personnalisme dont la figure centrale et nationale est Emmanuel Mounier. Il convient ici de souligner le mot « national » car Charbonneau et Ellul vont rapidement se distinguer au sein de ce courant intellectuel en se présentant comme des « personnalistes gascons » dont on a compris en écoutant Patrick Chastenet qu'ils vont assez rapidement « taper sur les nerfs » du fondateur de la revue « *Esprit* ». On trouvera dans le dernier livre de Patrick Chastenet, « *Les Racines libertaires de l'écologie politique* » (2023), le récit et l'analyse détaillés de ce débat au sein de ce qui était un courant idéologique fort minoritaire, le personnalisme, tellement minoritaire que certains aujourd'hui le qualifierait de « groupuscule » et qui renvoya Ellul et Charbonneau à la marge de ce groupe... On retiendra de l'exposé du professeur Chastenet les trois principaux éléments de la critique de Charbonneau et d'Ellul adressés à Mounier au moment de leur rupture avec lui. Il est opportun de les nommer car, au-delà du propos et de son contexte, ils disent aussi, en creux, les fondements de l'analyse sociologique de Jacques Ellul. Les trois reproches adressés à Emmanuel Mounier sont son autoritarisme centralisateur, son parisianisme intellectuel et son catholicisme intransigeant. Ces deux penseurs, Bernard Charbonneau (qui renoncera très vite à une carrière d'enseignant en classes supérieures qui lui aurait grand ouvert les portes de l'université, pour se retirer dans le Piémont pyrénéen, éloigné de Bordeaux et bien plus encore de Paris) et Jacques Ellul (qui ne quittera plus Bordeaux et son université, et plus encore sa ville de résidence, Pessac, résistant toujours aux sirènes de la notoriété parisienne) sont déjà, dans les années 30, alors qu'ils ont tout juste 25 ans, des pourfendeurs du centralisme parisien...

Daniel Cérézuelle, autre fin connaisseur de la pensée ellulienne, spécialiste de la technicisation de la société contemporaine, représentant l'Association aquitaine Bernard Charbonneau - Jacques Ellul, nous a parfaitement présenté ce qu'il a appelé les trois principales thèses de l'auteur du « *Système technicien* » (1977) sur la technique : un nouveau régime socio-économique, la dépersonnalisation de l'individu et donc des relations humaines par la recherche de puissance et sa présence dans les techniques d'organisation. Il a complété sa présentation par ce qui constitue la base de la critique de l'Etat par Ellul, justement par sa critique de la technique : son insécabilité et son irréversibilité. J'ajouterai deux autres dimensions à la technique, qui constituaient aussi pour Jacques Ellul deux de ses principales caractéristiques : sa progression acausale (elle n'a pas besoin d'arguments ou de justifications pour se développer) et son autonomie (une réalisation technique est, potentiellement, en situation d'échapper à ceux qui l'ont conçue pour se comporter de manière autonome).

Il faut bien prendre conscience qu'au moment où Jacques Ellul développe sa théorie critique de la société qu'il va qualifier de « technicienne », il est dans une marginalité dont il ne sortira, *post-mortem*, que dans le temps récent. Les années 50-60 ne sont pas particulièrement propices au développement d'une pensée critique de la technique. A fortiori celle des années 30 où la foi dans le progrès économique et social par le développement technicien est quasiment unanime.

4. L'analyste de la propagande pionnier et marginal

Le professeur David Colon, enseignant à Sciences Po Paris, spécialiste de communication politique, étudie depuis de nombreuses années l'histoire de la propagande et les techniques de la communication persuasive. Il a consacré une partie de ses travaux à la manipulation et à certaines personnalités passées maîtres dans cet « art » : Rupert Murdoch, mais aussi naturellement Joseph Goebbels, Steve Bannon, Mark Zuckerberg ou encore, de manière tout à fait sérieuse, Walt Disney. Rien d'étonnant alors à ce que David Colon ait placé au premier rang de ses objets d'études les travaux de Jacques

Ellul sur la propagande. Le livre du professeur Colon, « *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain* » (2020), a d'ailleurs reçu le Prix Jacques Ellul en 2020 attribué par l'AIJE.

Après avoir redit sa conviction selon laquelle il faut lire et relire « *Propagandes* » publié par Jacques Ellul en 1962, David Colon nous a avoué avoir découvert l'existence des travaux d'Ellul, dans ce domaine particulier de la communication, dans une bibliographie américaine. David Colon souligne combien le sociologue de la technique a analysé la propagande justement comme une technique en soit et un produit de la technique. Selon lui, il est manifeste qu'Ellul a saisi « *la finalité ultime de la propagande* ». Il adhère totalement à la démarche de l'auteur du « *Que Sais-je ?* » publié en 1976 sur « *L'Histoire de la, propagande* » qui regrette que l'on « *se focalise sur l'orthodoxie alors que ce qui est important, en la matière, c'est l'orthopraxie* ». Dans son approche de la propagande il est manifeste que Jacques Ellul a lu les travaux de Serge Tchakhotine et qu'il a été l'un des premiers à saisir, après celui qui écrit « *Le Viol des foules par la propagande politique* » en 1939, les effets concrets de la propagande sur les individus.

En présentant avec une remarquable pédagogie les travaux d'Ellul sur la propagande, le professeur Colon a aussi montré toute l'actualité de ces recherches. La manipulation de masse fait l'objet désormais de très nombreux travaux, il reste que la référence à l'œuvre pionnière d'Ellul ne se dément pas. Même si, et on ne peut le reprocher au sociologue de la technique, Ellul ne considère, dans ses écrits publiés dans les années 60-70, que la propagande des États, pas celle des acteurs privés, et ne l'envisage que comme ne pouvant se développer que dans un cadre idéologique. De nos jours, soixante ans après les travaux d'Ellul sur la propagande, on mesure combien les acteurs privés interviennent, à l'échelle de la planète, en tant que propagandistes et on constate combien ils prospèrent auprès des individus et des groupes en dehors de toute idéologie.

David Colon a rappelé avec force l'un des constats de Jacques Ellul sur la propagande : « *Notre niveau de vie ou notre niveau d'études ne nous protège pas des effets de la propagande. Un paysan du Cantal qui n'a pas eu de formation scolaire est même moins exposé dit Ellul qu'un intellectuel* ». Le propre du propagandiste est de simplifier, d'épurer son discours, car face à la complexité croissante du monde il est nécessaire, pour le producteur de propagande de proposer des explications de plus en plus simples qui seront comprises par le plus grand nombre.

Je me permettrai une remarque. Dans toute l'œuvre d'Ellul il reste à mes yeux un regret. J'aurais aimé trouver une étude de la technique de propagande développée par une formidable « entreprise » de production de croyances collectives et individuelles, vieille de plus de 2000 ans (et même de plus de 3000 ans si on y ajoute le judaïsme) : le christianisme et son Église catholique, apostolique et romaine. Car, entre nous, quel plus bel exemple de réussite et de longévité que celui de la Bible comme référentiel d'une croyance qui s'est répandue dans le monde entier et qui a survécu à tant de péripéties historiques...

En conclusion : Jacques Ellul, inspirateur critique

Monsieur le Maire de Bordeaux a tenu à clôturer ce colloque consacré à Jacques Ellul en soulignant combien l'ensemble de l'œuvre de ce penseur bordelais l'a durablement influencé. Au point, cela est désormais connu, que Pierre Hurmic a placé le portrait d'Ellul, offert par l'un des petits-fils de l'essayiste, dans son bureau au Palais-Rohan.

Pour autant le premier magistrat de la ville n'ignore rien de la méfiance viscérale qu'éprouvait l'universitaire bordelais à l'égard de l'engagement politique et partisan. Vous aimez, Monsieur le Maire, dans votre parole publique mayorale, citer cet aphorisme du penseur de la technique et de la propagande : « *Un homme de parti est souvent la partie d'un homme* ». Vous nous l'avez, d'ailleurs, redit à l'instant.

La « 11^{ème} thèse sur Feuerbach » écrite par Karl Marx, ce Marx dont Jacques Ellul a été un exégète pointu et dont, au fil des cours, il déconstruisait la pensée avec la rigueur et la précision d'un chirurgien, est ainsi formulée : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer* ». Jacques Ellul, par son œuvre, a suscité nombre d'engagements politiques, sociaux, intellectuels, voire philosophiques et croyants. À sa manière il a fait sienne cette fameuse « 11^{ème} thèse ». Il a cherché à transformer le monde par la force de ses analyses. Jacques Ellul, intellectuel engagé, aura été un inspirateur et un critique. Il a appartenu à d'autres qui l'ont lu d'en retenir une partie de ses leçons et de ses intuitions.

Il est manifeste que ce colloque aura permis de mieux appréhender les écrits de Jacques Ellul pour davantage les comprendre, voire, pour certains, de les partager et d'en faire les moteurs de leur engagement.

Je vous remercie.
